

"I - L'école annexe (1904-1908)

Venu à l'âge de 11 ans d'une minuscule école d'Anjou, après un court passage dans une école du boulevard Gambetta, je suis inscrit au "Cours Supérieur" nouvellement créé à l'Ecole Annexe.

Que ce soit d'El-Biar (Saint-Raphaël), ou, plus tard, d'une campagne sise au quartier Bainem (Bouzaréa), j'ai environ trois kilomètres à faire pour aller à mon cours supérieur. Plusieurs de mes camarades viennent également de loin : de Chéragas, d'El-Achour, de Dély-Brahim. Notre Cours Supérieur est installé dans une salle longue et étroite près d'un atelier de menuiserie.

Ce qui nous frappe le plus au début, c'est l'immensité des bâtiments de l'Ecole, l'immensité de ces galeries de cloître, que nous longeons presque complètement en allant à onze heures à la cantine.

A travers les vitres des salles successives, de vagues silhouettes se profilent, des faces pâles penchées sur des cahiers ou des livres.

Ce sont les "maîtres". Nous, nous sommes les "cobayes".

Cobayes sacrifiés ou élèves privilégiés ? Je pencherais nettement pour cette dernière conclusion.

On sait par quel hasard, le collège de Port-Royal étant momentanément fermé, le jeune Racine eut comme précepteurs, pour lui seul pendant deux ans, les meilleurs humanistes de l'époque. Certes, Bouzaréa n'est pas Port-Royal. Et il n'y avait pas de Racine dans ce cours supérieur. Mais nous étions très peu : dix ou douze et nous recevions en guise de classe, des séries de leçons modèles, d'explications préparées dans le détail, de "conférences". Notre réflexion s'éveilla précocement au contact des personnalités différentes qui se succédaient. Nous voyions assez souvent le Directeur de l'Ecole Annexe "reprenre" une leçon, une explication. Nous absorbions du savoir par tous les pores, et nous recevions même - par osmose - quelques notions des méthodes pédagogiques à l'état naissant.

Un jour, c'est un professeur d'arabe qui vient nous faire une leçon modèle pour illustrer aux yeux des élèves-maîtres l'emploi de la méthode directe dans l'enseignement de l'arabe parlé. Tel autre, c'est le Directeur de l'Ecole Normale en personne, M. Paul Bernard, qui s'arrête un moment dans notre loge, reprend une leçon de grammaire et nous explique d'une façon lumineuse les différentes espèces d'attribut. Enfin, de temps en temps, nous voyions défiler rapidement de grandes figures dont nous soupçonnons vaguement l'importance. Celui-ci est M. Gilles, Inspecteur général. Celui-là s'arrête un jour chez nous à l'heure des sciences et nous pose un certain nombre de "colles" sur l'assimilation chlorophyllienne, c'est M. Lamounette, alors Inspecteur d'Académie.

Un autre éveil est provoqué en nous par le cadre même de l'Ecole, par nos entrées aux salles de physique et de chimie. Maintes expériences illustrent les leçons modèles qui nous sont données. Parfois, un professeur interrompt soudain le "maître" pour éviter une maladresse, peut-être un accident, une explosion... Nous sortons de là émerveillés d'avoir vu les métamorphoses de l'eau de tournesol ; les longues étincelles claquant sec de la machine de Wimshurst, émerveillés d'avoir vu le fer brûler dans l'oxygène, ou bien s'allumer un grain de sodium en grésillant et tournoyant à la surface de l'eau, ou, enfin, d'avoir vu démonter et remonter les entrailles rutilantes de "Joseph", l'homme en carton du cabinet de sciences naturelles.

Je manquerai à un devoir de ne pas évoquer ici une grande silhouette : celle de M. Quilici, directeur de l'Ecole Annexe. Géant paternel à la barbe touffue, doué d'une voix sonore, il jouissait d'un prestige étonnant auprès du menu peuple de l'Ecole Annexe. J'ai eu l'occasion d'apprécier plus tard son dévouement, ses qualités d'éducateur. Il rassemblait les influences éparses et mettait de l'unité dans notre formation. Il nous gardait bénévolement après la classe, nous, les "grands". Ce n'était pas seulement pour nous initier à des compléments d'algèbre ou de géométrie, mais pour former notre sensibilité littéraire. Il nous donnait le goût de la lecture à haute voix. Je l'entends encore débiter jusqu'au crépuscule les plus belles pages de **Grands Coeurs** ou bien **Les Trois Messes basses** et la **Mule du Pape**, voire même **Chantecler** et **l'Aiglon**. Nous faisons ensuite des comptes rendus de ces lectures, avec une part obligatoire d'impressions et d'appréciations.

Je dois beaucoup à M. Quilici, à sa nature généreuse, à son souci de l'ordre.

Qu'il s'agît de l'analyse de quelques textes, de l'étude d'une leçon, d'un travail de rédaction, il fallait d'abord arriver à composer un plan, et toujours étudier ou réviser, la plume à la main. Cette habitude d'analyse, de classification, et pour tout dire de **méthode** contractée de bonne heure m'a considérablement servi par la suite. [...]

II - A l'Ecole Normale (1908-1911)

Mes trois années d'Ecole Annexe se continuent par mes trois ans d'Ecole Normale. Pendant un an et demi, nous avons M. Bernard comme Directeur, puis c'est le tour de M. Ch. Ab der Halden, aujourd'hui Inspecteur Général de l'Education Nationale.

Je ne sais d'où vient le charme de cette évocation. N'est-ce point le souvenir d'une belle période de jeunesse, pleine d'optimisme comme de sève et de naïveté confiante dans la loyauté des promesses de la vie ? Mais n'est-ce point aussi le souvenir d'une camaraderie franche joyeuse, faite de désintéressement et de

générosité, d'une intéressante période d'apprentissage, riche en révélations de toutes sortes ?

Il avait certes, une grande soif de savoir, le Normalien "moyen" de 1910, un grand désir de beauté. L'âme assez romantique en général sous son uniforme bleu-marine, la casquette de télégraphiste décorée prématurément de palmes académiques, il n'avait rien d'un jeune homme du monde et son escarcelle était légère. Cinq francs, dix francs, peut-être quinze à l'occasion, suffisaient à ses dépenses mensuelles. Avec cela, il pouvait acheter son tabac, aller de temps à autre au théâtre, se procurer quelques morceaux de violon qu'il étudiait avec ses camarades. Au moment des grands concerts populaires (ni disques ni T.S.F. ne diffusaient alors les pages les plus célèbres de la littérature musicale), vous les auriez vus, nos musiciens, descendre en groupe à Châteauneuf par la traverse, monter dans le tram et discuter passionnément, pendant le trajet, sur la musique, sur la littérature et le théâtre. Puis, une fois entendue l'**Héroïque** ou la **Septième**, vous les auriez retrouvés, remontant à pied du Théâtre d'Alger à l'Ecole Normale, par les Tagarins, El-Biar et la traverse. Tout cela pour quelques révélations d'art et de beauté poétique dont il y avait de quoi vivre pour quelque temps...

En 1910, grand changement à l'Ecole Normale, qui sembla symboliser le passage d'une discipline assez stricte à un régime plus libéral.

La forte autorité, l'ascendant et le prestige qui émanaient d'une personnalité aussi affirmée que celle de M. Bernard, tout cela s'encadrait d'un régime un peu rude parfois, que nous acceptions du reste, sans songer à le discuter. Et je me souviens de l'émotion poignante qui nous oppressait lorsque notre ancien directeur entra dans l'étude du soir pour nous dire adieu, et nous serra la main à tous. Mais les dehors souriants et spirituels de M. Ch. Ab der Halden, son souci de moderniser l'installation matérielle de l'Ecole, - nous n'avions ni douches, ni électricité... - son désir de favoriser tout ce qui pouvait contribuer à occuper convenablement nos loisirs, tout cela transforma singulièrement l'atmosphère de l'Ecole. Une fois le Brevet Supérieur passé à la fin de la deuxième année, restait une troisième année de libres études. Il fallait redoubler d'ardeur pédagogique à l'Ecole Annexe, s'intéresser à quelque travail, préparer le fameux "mémoire" de fin d'études normales.

Je conserve un excellent souvenir de cette année de loisirs studieux, que sut si bien organiser notre jeune directeur. Il nous initiait à la pratique des tests (Binet-Simon), au travail méthodique (emploi des fiches et notions de bibliographie). Et il révéla à nombre de mes camarades le charme particulier de la lecture à haute voix (**Les Erinnyes**, de Leconte de Lisle).

Un professeur de Lettres chargé de l'enseignement musical, M. Lepeintre, guidait volontiers de ses conseils judicieux les amateurs de musique.

Un de mes plus beaux moments de ma vie de Normalien fut certainement cette mémorable soirée du 11 mars 1911, au cours de laquelle une petite fête musicale et littéraire réunit, dans la grande salle de musique (aujourd'hui dortoir au premier étage de la Section), M^{me} et M. Ch. Ab der Halden, quelques professeurs et la totalité des élèves de l'Ecole. Six mois après une première initiation à l'harmonie, j'étais, certes, bien fier de diriger mes camarades instrumentistes dans l'exécution d'une pièce assez romantique : "**Le rêve de Parsifal**", qui constituait une de mes premières "compositions"..

Enfin, muni d'un violon de soixante francs, initié à quelques rudiments de connaissances, mais, ce qui est plus précieux, initié à quelques méthodes de travail, les yeux ouverts sur quelques vastes horizons, attiré par le mirage souriant de l'avenir, le Normalien de 1911 laisse là son uniforme bleu-marine, emporte son idéalisme et s'envole vers la Vie..." (Léon Buret, Bouzaréa, pages 99-108)

